

Le piège de la Russie pour l'Europe fonctionne | Pr Vladimir Brovkin

Si vous pensez que la retenue de la Russie est un signe de faiblesse... détrompez-vous. Il y a une stratégie derrière chaque mouvement. Aujourd'hui, le Dr Vladimir Brovkin, historien américain d'origine russe et ancien professeur associé à Harvard, aborde la faible volonté publique de l'Europe pour une guerre contre la Russie, la montée des risques entre les États-Unis et la Russie, la stratégie à long terme de Poutine, les attaques de drones ukrainiens, l'armée et l'industrie russes, le dénouement probable en Ukraine, et les raisons pour lesquelles Moscou tourne le dos à l'Europe.

Liens : History and Politics with Dr. Brovkin : <https://www.youtube.com/@vladimirbrovkin4052>

[LIVRE] From Vladimir Lenin to Vladimir Putin: Russia in Search of Its Identity: 1913–2023 :

<https://www.amazon.com/Vladimir-Lenin-Putin-Identity-1913-2023-ebook/dp/B0CKFNV3RT>

Neutrality Studies substack : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés :

<https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00

Introduction 00:01:40 L'Europe, la Russie et l'opinion publique 00:07:48 L'escalade et la retenue de

Poutine 00:14:29 Pourquoi les relations entre les États-Unis et la Russie sont plus dangereuses 00:

20:13 La puissance militaire de la Russie et son avantage temporel 00:27:07 La politique américaine,

les va-t-en-guerre et les risques futurs 00:33:49 Les attaques de drones et la réponse de la Russie

00:43:56 Le coût des armes et l'industrie militaire 00:52:07 À quoi pourrait ressembler une victoire

russe 00:59:28 Les frontières, Kaliningrad et la question balte 01:03:31 Le tournant de la Russie vers

l'Asie 01:06:34 Où suivre le Dr Brovkin

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Aujourd'hui, pour la première fois, nous recevons le docteur Vladimir Brovkin, historien américain d'origine russe, ancien professeur associé à l'université Harvard, et auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus récent s'intitule *La Russie à la recherche de son identité : de Vladimir Lénine à Vladimir Poutine*. Il est aussi l'animateur d'une chaîne YouTube très intéressante, *History and Politics with Dr. Brovkin*. Bienvenue, Vladimir.

#Vladimir Brovkin

Merci beaucoup. Merci, Pascal. Je suis vraiment très heureux d'être sur ta chaîne, qui cherche avant tout la neutralité, sans prendre parti, mais en restant objective et équilibrée. Je te suis toujours, merci.

#Pascal

Merci beaucoup pour ça. Je dois dire, pourtant, et je le répète souvent, que moi-même, je ne suis pas vraiment neutre. Je suis plutôt un « neutraliste ». J'essaie d'expliquer aux gens pourquoi cette approche peut avoir du sens dans les relations internationales. L'un des exemples, bien sûr, c'est celui que vous avez beaucoup étudié : l'Ukraine et la périphérie de la Russie. Mais j'aimerais entendre votre analyse aujourd'hui, parce que vous faites partie de ces voix qui apportent une lecture vraiment éclairante, étant vous-même originaire de Russie mais vivant désormais en Occident. Où en est-on, selon vous, dans la relation entre l'Occident et la Russie ?

#Vladimir Brovkin

Eh bien, c'est une question très difficile, parce que c'est facile de dire que c'est mauvais. Oui, tout le monde sait que c'est mauvais, et ça peut même empirer. Mais si j'hésite à dire que c'est mauvais, c'est parce que les peuples d'Europe n'ont aucune haine envers la Russie. Et moi, je vis en Europe, je vis en France. Oui, les gens sont inquiets, bouleversés par la guerre actuelle, et beaucoup d'entre eux éprouvent de la sympathie pour les Ukrainiens. Moi aussi, d'ailleurs. J'ai absolument rien contre les Ukrainiens. Ce n'est pas une question d'être pour ou contre les Ukrainiens. Toute guerre, toute victime, c'est toujours regrettable. Mais les gens en Europe, eux, n'éprouvent pas de haine envers la Russie, contrairement à certains dirigeants de l'Union européenne.

Et ils n'ont pas cette attitude condescendante du genre « ces Russes sont des sous-hommes ». Pas du tout. À ce sujet, laissez-moi juste faire un commentaire. J'ai donné une conférence en Allemagne, j'y ai étudié, je parle allemand, et j'ai des amis allemands. Donc je connais assez bien l'Allemagne. J'ai voyagé dans tous les coins du pays. Et je ne pense pas qu'il y ait de haine envers la Russie chez les Allemands. À mon avis, ce qui se passe en Allemagne, et la raison pour laquelle il y a autant de soutien à l'Ukraine, et qu'ils soutiennent Mertz, tient à deux choses. La première, c'est que dans les années quatre-vingt, la société allemande a traversé une sorte de sentiment de culpabilité.

Et puis, il y avait tous ces musées de l'Holocauste qui ouvraient un peu partout. Cette génération-là avait le sentiment que l'Allemagne, en tant que nation, portait la culpabilité des crimes de l'époque nazie. Et tout à coup, ils pouvaient se dire : « Eh bien, on n'est pas les seuls. Les Russes le font aussi. » Le font aussi, comment ? En combattant l'Ukraine. Et quand on voit toutes ces images, ces maisons en feu, ça donne aux Allemands l'impression qu'ils ne sont plus les seuls « méchants » du quartier. C'est une des raisons pour lesquelles ils pensent que c'est le moment de pointer la Russie du doigt. Et beaucoup d'étudiants à qui j'ai parlé ressentent cette colère, parce qu'ils se sentent proches des civils qu'ils estiment en train de souffrir.

D'un autre côté, je pense qu'il existe une sorte de tradition impérialiste allemande. Les Allemands disent, par exemple : vous savez, nous avons gagné la Première Guerre mondiale, au moins sur le front de l'Est. À l'époque, nous avons montré aux Russes une certaine fierté allemande, qu'ils ne sont pas seulement les perdants de la Seconde Guerre mondiale. Et maintenant, l'Ukraine fait ce que nous disons. Donc, en un sens, c'est une forme de réaffirmation de la puissance allemande. Et pour

une certaine génération, la plus âgée, quand Merz dit qu'il veut restaurer la puissance allemande, eh bien, ça sonne plutôt séduisant. C'est pour ça qu'il y a un certain soutien à sa politique d'aide à l'Ukraine, mais pas à une guerre contre la Russie.

Absolument pas. Et bien sûr, les scores de quarante pour cent ou trente pour cent obtenus par l'AfD, l'Alternative pour l'Allemagne, dans de nombreuses régions, montrent bien que la société allemande ne se prépare pas à combattre la Russie. En réalité, je suis convaincu que si une crise sérieuse éclatait, le gouvernement allemand tomberait. Le peuple allemand n'acceptera jamais une confrontation avec la Russie. C'est impossible. C'est la même chose en France. J'habite en France, je connais les Français, je parle avec eux. Ils ne sont pas contents de Poutine, ils ne sont pas contents de la guerre. Mais de là à vouloir se battre contre la Russie, c'est tout autre chose. C'est absurde. La plupart des Français n'y songeraient même pas.

#Pascal

Je suis vraiment content d'entendre ça de votre part, parce que la plupart des gens à qui je parle sont bien moins optimistes. Mais, vous savez, je partage votre sentiment : dans la population en général, dans la plupart des milieux, il n'y a pas de haine enracinée envers les Russes, pas sur un plan personnel en tout cas. La différence, selon moi, c'est dans la façon dont les gens perçoivent la direction russe, qu'ils tiennent pour responsable d'une grande partie de la guerre en Ukraine. Et puis, de l'autre côté, il y a les élites, dans les milieux politiques et médiatiques, qui, à mon avis, dans beaucoup de pays européens, diffusent énormément de russophobie, avec parfois des stéréotypes très sombres sur la Russie et sur les Russes.

Et c'est pour ça que je considère, et ce que vous venez de dire le montre bien, que c'est crucial pour les Européens, ou plutôt pour les dirigeants européens — dont certains, d'ailleurs, semblent vouloir une guerre avec la Russie, ou au moins aller dans ce sens, d'après ce qu'on peut observer. C'est pour ça qu'il est si important que la première frappe — la frappe directe contre l'OTAN — vienne de la Russie. Je vois donc beaucoup de leurs actions comme une manière de pousser la Russie vers la prochaine étape de cette guerre déjà européenne. Mais vous, comment voyez-vous cette escalade actuelle ? Parce que des frappes contre le cœur du territoire russe, des frappes sur Moscou avec des drones et d'autres engins fabriqués en Europe, c'était impensable pendant la guerre froide. Et maintenant, c'est devenu presque banal. Moi, j'y vois une façon de convaincre l'opinion publique que, regardez, on vous l'avait toujours dit : les Russes allaient attaquer — et ils l'ont fait.

#Vladimir Brovkin

Eh bien, je ne partage pas ce point de vue, en fait. Je ne pense pas que les Russes vont attaquer. Je ne le pense pas, parce que ce n'est pas dans leur intérêt. Et je l'ai déjà dit plusieurs fois. Poutine comprend très bien l'Allemagne et l'Europe. Il parle allemand, il a travaillé en Allemagne, et il a des amis là-bas. Il y fait souvent référence. Ce que je crois, c'est que le grand plan de Poutine — et on verra bien si ça fonctionne ou pas —, c'est que les partis nationalistes, ou de droite, ou appelez-les

comme vous voulez, les partis eurosceptiques, sont en train de monter en Europe. Et ça, on peut le voir très facilement, simplement en regardant, par exemple, le succès de l'AfD en Allemagne. Et ça veut dire, vous savez, l'impopularité totale de Merz, la chute libre de l'économie allemande, et la crise migratoire.

Et le fait très simple, c'est que, vous savez, l'AfD dit : on ne veut pas être simplement amis avec la Russie. Tout ce qu'on veut, c'est des relations normales, et pouvoir acheter du gaz russe, parce qu'on en a besoin. Et c'est absurde de le refuser juste parce qu'on n'aime pas ce qu'ils font. On n'aime pas beaucoup de choses que d'autres font, mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas avoir de relations commerciales normales avec eux. C'est pour ça que, vous voyez, je pense que Poutine — et je suis d'accord avec lui, je pense qu'il a raison dans une sorte de stratégie à long terme —, c'est que les gens qui détestent la Russie vont perdre les élections, d'abord en Allemagne, et très probablement en France l'année prochaine. Parce que Macron est totalement discrédité. Il n'est pas seulement impopulaire, il est méprisé, on se moque de lui, il a complètement perdu toute crédibilité. Et ce n'est pas à cause de sa politique étrangère, mais à cause de ce qui se passe en France.

La France est en train de stagner. L'économie française ne progresse pas. La modernisation de l'industrie, elle, ne se fait pas. Et la crise de la criminalité, franchement, c'est absurde, parce que, vous savez, Marseille, c'est un peu comme Los Angeles... c'est la guerre des gangs. Le trafic de drogue est effrayant, et personne ne fait rien. C'est comme ça que les Français le perçoivent. Donc, il ne va pas y arriver, et son parti non plus. Ce sera soit la gauche, soit la droite. Les deux ne veulent pas de guerre avec la Russie. Les deux veulent des relations normales avec la Russie — Jean-Luc Mélenchon et Marine Le Pen. Donc, quelle que soit l'issue, ce ne seront pas les va-t-en-guerre qui dirigeront la France. Et puis, vous savez aussi, bien sûr, la crise profonde que traverse la Grande-Bretagne. Oui, les élites britanniques détestent la Russie, mais pas le peuple britannique.

Je connais aussi assez bien la Grande-Bretagne. J'y suis allé, j'y ai étudié, j'y ai des amis, et ainsi de suite. Les Britanniques sont concentrés sur leurs propres problèmes, et ils en ont de très sérieux : l'immigration, la désindustrialisation, la crise politique, un système politique qui ne fonctionne plus, des partis politiques où la majorité rafle tout, et j'en passe. Donc, je ne pense pas que la priorité des Britanniques soit de combattre la Russie. Et même s'ils le voulaient, ils n'en ont pas les moyens. Ils n'ont pas de navires modernes, pas d'armée moderne, pas de force aérienne, rien du tout. Franchement, sur le plan militaire, les Britanniques sont au plus bas de leur histoire, s'ils ont déjà été aussi impuissants.

Dans ce sens-là, je pense que les relations européennes avec la Russie sont vraiment très mauvaises. Mais elles pourraient s'améliorer d'ici quelques années, si la guerre s'arrête, d'une manière ou d'une autre — soit par une victoire russe, soit par un compromis, un accord acceptable pour la Russie. Donc, ça, franchement, ça ne m'inquiète pas du tout. Les relations avec les États-Unis, en revanche, me paraissent beaucoup plus dangereuses que celles avec l'Europe. Parce qu'aux États-Unis, le Parti républicain, tout le Parti démocrate détestent la Russie. Les élites détestent la Russie. Les élites juives détestent la Russie. Et beaucoup de faucons de guerre dans le Parti

républicain détestent la Russie — et la détestent dans le sens où ils se disent : « Nous sommes les numéros un, on peut tout faire. » Trump ne cesse de répéter qu'ils sont la puissance la plus forte. Mais ils ne le sont plus. Pourtant, ils continuent à se bercer d'illusions. La puissance militaire la plus forte au monde aujourd'hui, c'est la Chine.

Et après ça, c'est la Russie. Et seulement après, les États-Unis. Mais les Chinois, eux, restent tranquilles, ils ne montrent pas ce qu'ils ont. La seule fois où ils l'ont montré, c'était lors de leur parade militaire. Le niveau de technologie qu'ils possèdent, c'est incroyable. Bref, ce qui rend la situation dangereuse avec les États-Unis, c'est que Trump les retient, il essaie de parler à Poutine, de faire comme s'il y avait une sorte de normalisation. Mais il n'y a aucune normalisation. Et ce qui se passera après Trump, c'est totalement imprévisible. Il suffirait d'une petite crise pour que tout s'enflamme très vite — à propos de Cuba, du Venezuela... C'est uniquement la patience de Vladimir Poutine qui a évité au monde une nouvelle crise des missiles de Cuba. Et concernant l'Iran, il y en a au moins trois qui pourraient s'embraser à tout moment, parce que ces trois-là sont des alliés de la Russie. Et là encore, c'est seulement la patience de Poutine qui maintient la situation à un niveau gérable.

#Pascal

C'est assez intéressant. Votre analyse est vraiment différente de ce que m'ont dit certains collègues européens, qui sont peut-être un peu trop influencés par ce qu'ils entendent chaque jour dans les médias de leurs élites. Et on a bien vu, ces deux dernières années, un an et demi environ à la fin de l'administration Trump, que la Russie était très disposée à dialoguer avec les Américains... et que les Américains, eux aussi, étaient prêts à dialoguer avec les Russes. Ce qui, pour l'Europe, est une situation complètement différente, n'est-ce pas ?

Sur le plan politique, l'Europe essaie, depuis environ quatre ans, de réduire la Russie au silence, de la "tuer par le silence", comme diraient les Japonais. Mais selon votre interprétation, la Russie miserait plutôt sur un changement de régime naturel en Europe, à travers le cycle électoral, pour rassembler à nouveau le continent de cette façon. C'est pour ça qu'on observe autant de retenue de la part de Vladimir Poutine vis-à-vis de l'Europe. En revanche, avec les États-Unis, la situation est beaucoup plus dangereuse. Alors, est-ce que c'est Trump qui maintient la pression sous contrôle, ou bien la russophobie va-t-elle forcément conduire à une nouvelle escalade avec les États-Unis ?

#Vladimir Brovkin

Oui, Trump garde le couvercle fermé, et c'est sans doute la meilleure chose qu'il ait faite, malgré toutes les autres choses terribles qu'il a pu faire. Mais vous voyez, je veux remettre les choses à leur place, souligner que les Russes n'essaient pas de... Ils n'espèrent pas que les relations reviennent comme avant deux mille quatorze. J'ai écrit ça dans mon livre. Le divorce entre l'Europe et la Russie

va durer longtemps. C'est un vrai divorce. Il est politique, culturel, économique. La Russie a déjà opéré un pivot vers l'Est. Elle entretient aujourd'hui des relations très étroites avec la Chine, et Poutine maintient un équilibre incroyable avec l'Inde, l'Indonésie et les pays de l'ASEAN.

D'excellentes relations avec à peu près tous les pays d'Asie du Sud-Est. Sur le plan économique, la Russie s'est détournée de l'Europe. Mais elle ne veut pas se battre contre l'Europe, et elle ne veut pas non plus être amie avec elle. Et ça, c'est un autre point important. Si on parle de la société, la société russe est aujourd'hui très, très anti-européenne, et aussi anti-allemande, bien plus que Poutine lui-même. Parce qu'on leur répète, dans les médias russes, que tous ces missiles et tous ces drones viennent d'Europe. Donc, ils perçoivent les Ukrainiens comme de simples instruments dans la guerre européenne contre la Russie. Dans ce contexte, les Américains, eux, ne suscitent pas de sentiments particulièrement hostiles, parce que, au fond, c'est juste une puissance rivale, une superpuissance parmi d'autres.

Et eux, vous savez, ils deviennent hostiles de temps en temps. Donc, de ce point de vue, l'establishment politique russe est vraiment, vraiment anti-américain. On le voit dans toutes les émissions de débat, dans les médias : on ne peut jamais faire confiance à l'Amérique. L'Amérique est impérialiste. L'Amérique est, vous savez, belliciste. Donc ce n'est pas seulement Poutine, en réalité. Si on regarde ce que dit Medvedev, ce que dit Gerasimov, même s'il s'exprime rarement, et à peu près tout le monde d'ailleurs, c'est du fascisme. C'est une méfiance profonde envers l'Amérique. Et de ce point de vue, cette relation est beaucoup plus dangereuse à long terme.

#Pascal

Mais, vous savez, je fais aussi partie de ceux qui ne font pas confiance à l'Occident en général — l'Occident politique, comme l'appelle Richard Sarkozy — et, plus largement, aux États-Unis. Parce que, si je me place du point de vue russe, on voit bien qu'à plusieurs reprises, ils n'ont pas respecté leurs engagements. On se souvient du « pas un pouce vers l'est », de toute l'affaire de l'OTAN, des accords de Minsk, de la manière dont Istanbul deux mille vingt-deux a été saboté, et puis des révélations de Merkel et Hollande expliquant que Minsk devait simplement leur faire gagner du temps. Même si, bien sûr, on peut nuancer un peu, en disant que c'est aussi une façon de justifier a posteriori leurs propres actions.

On le voit bien avec l'Iran, non ? Les États-Unis ne cessent de rompre les accords qu'ils signent, et ils continuent d'en conclure d'autres, juste pour mieux les briser ensuite. C'est une façon d'endormir l'autre camp, de le rendre complaisant, puis de frapper au moment opportun. Il y a donc un schéma qui se répète. Et Vladimir Poutine, lui, est là depuis mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, n'est-ce pas ? Le premier à appeler après le onze septembre, c'était George Bush fils, et il lui a dit : « Écoute, on est avec toi. » Mais tout ça n'a servi à rien. Tout ça nous a menés à l'escalade dans laquelle on se trouve aujourd'hui. Alors, selon vous, ou dans votre analyse, comment cette expérience influence-t-elle la manière dont la Russie prend ses décisions ?

#Vladimir Brovkin

Eh bien, il faut aussi garder à l'esprit que la Russie change de façon spectaculaire, et très vite. Vous savez, Poutine est au pouvoir depuis mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. On se dit, bon, ça fait seulement vingt-cinq ans... mais la Russie d'aujourd'hui n'est pas seulement différente de celle de mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, elle est aussi différente de celle de deux mille quatorze. Et ça, c'est important. Parce qu'en deux mille quatorze, quand les gens du Donbass reprochaient à Poutine de ne pas avoir tout pris, de ne pas avoir libéré le Donbass à ce moment-là, eh bien, la réponse qu'il aurait donnée — mais qu'il ne pouvait pas dire publiquement — c'est que la Russie ne le pouvait pas. À l'époque, la Russie n'était pas en mesure d'affronter militairement l'Occident, ni même une Ukraine armée. Aujourd'hui, la Russie, elle, le peut.

Je pense qu'aujourd'hui, la Russie peut affronter l'ensemble de l'OTAN... et gagner. C'est dire à quel point la Russie est puissante. Et les gens ne réalisent pas vraiment à quel point elle l'est, même sans l'arme nucléaire. C'est pour ça que, quand j'entends tous ces discours sur le nucléaire, ça me fait rire. Parce que la Russie n'en a pas besoin. Avec ses armes conventionnelles, elle peut, dès maintenant, l'emporter face à toute l'OTAN, y compris les États-Unis. Le point essentiel, c'est que la Russie est immense. Et détruire sa capacité industrielle, c'est extrêmement difficile, voire impossible, parce qu'il faudrait, sans nucléaire, une quantité énorme de bombes, de missiles Storm Shadow et d'autres encore.

Et puis, il y a les S-400, qui les intercepteraient. Et ensuite, tout ça est réparti sur un immense territoire. L'Europe, elle, est beaucoup plus compacte... vraiment beaucoup plus compacte. Donc, détruire le potentiel militaire de l'Allemagne, en réalité, c'est assez simple, parce que tout est concentré dans une zone géographique relativement petite. Dans ce sens-là, je pense qu'ils jouent avec le feu. Mais je suis convaincu que tant que Poutine sera au pouvoir, il n'y aura pas de confrontation militaire avec l'Occident. Parce que les Russes pensent — et je crois qu'ils ont raison — que le temps joue en leur faveur. Plus le temps passe, plus la Russie se renforce, et plus l'Ukraine s'affaiblit.

Les budgets des pays européens stagnent. Du coup, ils gaspillent leurs milliards, encore et encore, pour une cause qu'ils ne peuvent pas gagner. Et dans ce sens-là, lui, il n'est pas pressé. Comme je l'ai dit, le seul vrai problème, c'est ce qui va se passer aux États-Unis. Beaucoup de choses dépendent du résultat des élections de novembre, selon que Trump gagne ou perde. S'il perd, il devient un président en fin de mandat, mais il reste président. Donc, tout ce que les démocrates peuvent faire, c'est bloquer ses initiatives, mais ils ne peuvent pas mener leur propre politique. Imaginons qu'ils votent cent milliards de dollars de plus pour l'Ukraine. Eh bien, il peut y opposer son veto, et voilà. Ils n'ont aucun moyen de passer outre.

Donc, pour les deux prochaines années, il n'y aura pas de véritable engagement américain majeur. Un autre facteur, comme disent les politologues, une variable ou un élément imprévisible, c'est ce qui va se passer avec l'Iran. Est-ce que Trump serait assez imprudent pour lancer une invasion à

grande échelle ? Non. À mon avis, s'il le faisait, les États-Unis perdraient. Et ils ne perdraient pas seulement cette guerre, ils perdraient aussi leur statut de grande puissance. C'est tout simplement impossible de vaincre l'Iran. Parce que pour gagner, il faut envahir. Et pour envahir, il faut une armée de deux millions d'hommes, avec tout le soutien logistique, et il faut occuper le pays. On ne peut pas juste parachuter, disons, une division et prendre Téhéran. Ça ne marchera pas, parce qu'ils encercleront les troupes et les élimineront. Donc, remporter une victoire militaire et provoquer un changement de régime, c'est pratiquement impossible pour les États-Unis.

Et ensuite, ils doivent avaler la pilule et accepter une forme de compromis. Mais à en juger par la rhétorique et l'orgueil blessé de Trump et de toute son élite, c'est peu probable. Ils ne vont pas simplement l'avalier. Ils vont continuer à se battre, d'une manière ou d'une autre. Et ça veut dire que le conflit va se poursuivre. Et ça veut dire aussi qu'ils ne vont pas s'impliquer avec la Russie, parce qu'ils ne sont pas assez naïfs pour se lancer dans deux guerres en même temps. Vous voyez, le problème des élites américaines, à mon avis, c'est qu'elles surestiment la puissance de l'Amérique. Elles pensent vraiment qu'elles sont encore ce qu'elles étaient il y a cinquante ans, les numéros un. Mais les temps changent. La Chine est devenue une superpuissance aujourd'hui. Ce n'était pas le cas quand Poutine est arrivé au pouvoir en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. À l'époque, c'était encore un pays du tiers monde en voie d'industrialisation, qui essayait simplement de nourrir sa population.

Ils ne pouvaient pas rivaliser avec les États-Unis en robotique, en armement, en missiles, bref, sur le plan militaire. Ils n'en étaient même pas proches. Aujourd'hui, ils le peuvent. Et les élites américaines, elles, ne le comprennent pas. Elles se rassurent quand Trump dit : « On est les numéros un, la plus grande puissance, on est ceci, on est cela. » Mais c'est très difficile pour elles de reconnaître : « Désolé les gars, ce n'est plus le cas. » Personne ne veut le dire, parce que ce n'est pas un message populaire. Qu'est-ce qu'on gagne à dire ça ? Moi, je le dis, et je vois bien que les gens n'aiment pas l'entendre. Quand je regarde le nombre de vues, les clics, à chaque fois que je dis que l'Amérique n'est plus numéro un, ça baisse. Les gens ne veulent pas l'entendre. Mais c'est la vérité, et c'est la réalité historique.

#Pascal

C'est une façon assez intéressante de voir la dynamique du pouvoir. En gros, vous montrez que le temps joue en faveur de la Chine et de la Russie, et dans ce cas aussi de l'Iran. Et même si les États-Unis essayaient d'y résister, ça ne ferait qu'accélérer l'inévitable : le moment où ils devront trouver leur place parmi les autres grandes puissances, et aussi parmi les puissances régionales. En réalité, c'est la politique étrangère américaine qui n'a pas encore intégré ce changement. Elle continue d'essayer d'être présente sur tous les fronts en même temps, comme si on était encore dans les années soixante, à une époque où l'écart de puissance était immense. Absolument. Mais alors, qu'est-ce que ça implique ?

Parce qu'un des aspects des États-Unis, et là-dessus je suis tout à fait d'accord, c'est que les néoconservateurs, les néocons, n'ont tout simplement pas de marche arrière, comme aime le dire Alex Christoforou. Ils sont vraiment convaincus... Lindsey Graham, par exemple, vous dira à n'importe quel moment que les États-Unis peuvent fabriquer des millions de missiles et soumettre l'Iran en une semaine. Et ils y croient vraiment. Alors, si les gens au pouvoir croient à ce genre d'absurdité, ce qui se passe ensuite, c'est qu'ils commencent à remplacer tout le personnel militaire — ce qu'ils ont fait. Pendant la guerre, ils ont procédé à une purge pour ne garder que des « yes-men », des gens qui obéissent, et qui finissent par actionner les leviers du pouvoir d'une manière aussi stupide que ce qu'on voit aujourd'hui avec l'Iran. Tu penses pas que quelque chose comme ça pourrait se reproduire ?

#Vladimir Brovkin

Eh bien, oui, Lindsey Graham et d'autres — et il y en a vraiment beaucoup — vivent dans ce monde imaginaire où l'Amérique serait encore numéro un. Et Trump continue de le répéter pour rester populaire. Mais il y a des professionnels de l'armée aux États-Unis, au Pentagone. Quand j'étais professeur à Harvard, j'étais souvent invité à toutes sortes de conférences, y compris avec des analystes de la CIA. Et là-bas, il y a beaucoup de gens très brillants, vraiment beaucoup. Certains d'entre eux ont même aujourd'hui leurs propres émissions, en tant qu'anciens analystes. Larry en fait partie. Et eux, ils savent très bien quelles sont les limites de la puissance américaine. Ils le savent parfaitement. D'ailleurs, tout dépend maintenant de la direction que ça va prendre.

On dirait que, si on veut parler de la politique américaine, si l'aile de J.D. Vance au sein du Parti républicain l'emporte, ce serait plutôt une bonne chose, parce qu'elle ne serait pas belliqueuse. Leur position, c'est « l'Amérique d'abord » et pas de guerres à l'étranger. Donc, ce serait une orientation où les États-Unis se tournent davantage vers eux-mêmes. Et il y a beaucoup de choses à améliorer dans le pays : les infrastructures, les ponts qui se dégradent, les chemins de fer, tout un tas d'éléments, le niveau de vie, la pauvreté, et ainsi de suite. Donc, s'ils gagnent, ce serait une autre forme d'Amérique, plus disposée à accepter un partenariat avec la Chine et la Russie.

Et, vous savez, dans la vidéo que j'ai faite en janvier deux mille vingt-six, j'appelle ça la théorie des Trois Rois — l'idée que les États-Unis, la Russie et la Chine gèrent ensemble le monde, en comprenant que leur responsabilité, c'est la paix. Ensuite, ils peuvent se faire concurrence sur d'autres plans, mais sans confrontation militaire, parce que ce serait considéré comme impossible, pour le bien du monde, pour le bien de notre planète Terre. Maintenant, si ça se passe comme ça, alors tout va bien. Mais si Rubio arrive au pouvoir — et ces faucons de guerre qui détestent la Russie, détestent la Chine, détestent les communistes, détestent Cuba, détestent le Venezuela, tout ça fondé sur une haine aveugle — et cette Kagan, et ces Juifs qui ne peuvent pas oublier les pogroms d'il y a cent vingt ans...

Quand j'ai fait une vidéo qui a eu beaucoup de succès, elle s'appelait « Pourquoi les élites américaines détestent la Russie ». Beaucoup de gens m'ont écrit dans les commentaires pour dire que c'est à cause du lobby juif, du lobby pro-israélien, qui détesterait la Russie par nature, parce qu'on leur aurait raconté, depuis leurs parents et leurs grands-parents, qu'ils avaient quitté la Russie à cause des pogroms. Donc, selon eux, cette haine reviendrait aujourd'hui. On pourrait bien sûr leur rappeler que les Russes aussi ont souffert de certains de ces détracteurs. La Tchéka, par exemple, était en grande partie composée de Juifs, et les Juifs vivaient très bien en Union soviétique. Ils avaient tous les droits, et beaucoup d'entre eux servaient dans l'administration de Staline, et ainsi de suite. C'est donc un sujet à la fois difficile et différent. Mais ce que je veux dire, au fond, c'est que la politique aux États-Unis est imprévisible.

Un camp peut gagner, ou l'autre peut gagner. Et si le Parti républicain se divise, alors les démocrates pourraient remporter la prochaine présidentielle. Mais là encore, on ne sait pas vraiment quel type de démocrates : les plus à gauche, les socialistes, ou les faucons très conservateurs comme Biden. La politique américaine est vraiment intéressante, parce qu'elle reste imprévisible. Il y a encore beaucoup de directions possibles dans les deux années à venir. Et c'est pour cette raison, je pense, que Poutine va continuer à entretenir cette façade de bonnes relations avec Trump. Et c'est bien une façade. Poutine est assez malin pour comprendre qu'on ne peut pas faire confiance à Trump. On ne peut faire confiance à aucun de ces dirigeants occidentaux. Mais il faut donner l'impression qu'on discute, qu'on explore des possibilités, tant que tout cela ne débouche pas sur une grande guerre. Voilà.

#Pascal

Mais est-ce que — enfin, passons un peu à la Russie — est-ce qu'il n'y a pas un danger, avec toutes ces attaques de drones qui se multiplient et les civils qui sont tués ? Et soyons très clairs : du côté ukrainien aussi, des civils meurent. Mais des deux côtés, si de plus en plus de civils sont tués dans la prochaine phase de la guerre en Ukraine, et que les Ukrainiens, via l'OTAN et tout ça, en viennent à viser des civils russes, est-ce qu'il n'y a pas un risque que la population russe réclame soudain une réaction ? Je veux dire, les Ukrainiens insistent beaucoup sur le fait de créer un maximum de fumée — littéralement de la fumée — au-dessus des villes russes, comme Saint-Pétersbourg pendant le forum, pour montrer : « haha, vous êtes vulnérables, haha ». Mais est-ce que ça ne crée pas justement, chez les Russes, ce sentiment de vulnérabilité qui les pousse à dire : « Monsieur Poutine, faites enfin quelque chose, imposez-vous » ? Des gens comme Monsieur Karaganov parlent d'ailleurs dans ce sens. Ils disent : « Écoutez, il faut qu'on monte très fortement le ton, qu'on fasse vraiment peur aux Européens, pour qu'ils comprennent enfin que ce n'est pas un jeu, que ce n'est pas une blague, mais que c'est quelque chose de très, très sérieux, et qu'ils doivent arrêter ça. Sinon, on va tous y passer. »

#Vladimir Brovkin

Oui, laissez-moi réagir à ça, parce que mon point de vue sera un peu différent de celui de vos autres invités. D'un côté, oui, vous avez raison. Il y a une pression sur Poutine pour qu'il agisse, et il agit. Il y a quelques semaines, j'ai fait une vidéo intitulée « Go Slow », sur la manière dont Poutine menait la guerre, qui était vraiment très, très, très lente. Et il y avait des raisons à cela. Mais maintenant, il a changé. Et il y a beaucoup, vraiment beaucoup de vidéos, y compris parmi celles que vous avez montrées, qui montrent que la Russie s'est mise en ordre de marche. Elle avance désormais de façon beaucoup plus énergique. C'est, d'une certaine manière, une réponse à ces attaques de drones. Et donc, je le répète : plus les Ukrainiens provoquent ce genre de chaos, plus les Russes sont déterminés à aller plus vite et à frapper plus fort.

Dans ce sens-là, Zelensky se fait du tort à lui-même avec ce genre de politique. Maintenant, ma position est différente, et je veux bien le souligner pour votre public : les Russes ne vont pas être effrayés parce qu'il y a, disons, cinq morts ici, dix morts là-bas. Non. Parce que les Russes se souviennent des années quatre-vingt-dix. À cette époque, une femme pouvait se faire violer dans l'entrée d'un immeuble et personne ne réagissait. Et si on appelait la police, la police était de mèche avec la mafia. C'était l'anarchie totale, une vague de criminalité pire que ce qu'on voit aujourd'hui à Marseille. Alors non, les Russes ne vont pas trembler parce qu'un missile frappe un immeuble parmi le million que compte Moscou.

C'est une bonne photo pour Zelensky, mais au fond, ça ne change pas grand-chose. Les dépôts en feu, ça, en revanche, ça fait mal. Oui, vraiment. Et maintenant, ils prennent des mesures d'urgence pour les protéger. Ils font toutes sortes de choses. Ils ont déjà commencé. Il y aura des brigades locales, qui patrouilleront jour et nuit. Elles défendront ces sites avec des missiles moins coûteux, des mitrailleuses, et toutes sortes d'autres moyens pour les protéger contre les drones. Et les Russes, de leur côté, travaillent d'arrache-pied sur de nombreux programmes pour se défendre contre ces attaques de drones. Mais, même si ces attaques étaient multipliées par mille, ça ne changerait pas le cours de la guerre.

Et c'est pour ça que c'est risible quand la presse britannique dit : « Ah, ils ont frappé un dépôt à Kouibychev » ou, je ne sais pas, à Voronej. Et maintenant, les Ukrainiens gagnent la guerre ? C'est absurde. Tout simplement absurde. Et puis, à tous ceux qui disent que la Russie est faible parce qu'elle ne peut pas protéger ses dépôts aériens, permettez-moi de vous rappeler une chose : si aujourd'hui, les Russes envoyaient un de leurs drones frapper un dépôt à Berlin, je vous garantis qu'il volerait sans que personne ne le remarque, qu'il atteindrait ce dépôt, et qu'il serait en flammes. Parce qu'aucun pays européen n'est prêt à défendre ses infrastructures critiques contre de petits avions-jouets volant à basse altitude, capables d'enflammer un dépôt avec une simple allumette. C'est tout ce qu'il faut.

Tout ça, c'est vraiment n'importe quoi. L'Ukraine serait forte parce qu'elle peut faire exploser un dépôt de pétrole ? N'importe qui peut le faire. Il suffit de jeter une allumette dessus, et voilà, ça brûle. C'est pour ça que je pense que la société russe pousse Poutine à avancer plus vite. Et c'est exactement ce qu'ils font. D'après les calculs des spécialistes militaires — et moi, je n'en suis pas un

— il leur faudrait deux ou trois mois pour prendre Kramatorsk et Slaviansk, et nettoyer le reste du Donbass. Ce serait énorme, parce que ce sont des villes fortifiées, avec des bunkers en béton construits depuis dix ans. Alors la vraie question, c'est : que se passe-t-il après ?

Il y a une chose qui est claire, et là-dessus je suis d'accord avec Prokarpivnik. Les Russes vont continuer à avancer. Poutine l'a d'ailleurs dit avant-hier. Ils vont poursuivre leur avancée sur toute la Nouvelle-Russie. Mais, fait intéressant, il n'a jamais précisé où s'arrête exactement la Nouvelle-Russie. Si on regarde les cartes historiques, ou même si on tape simplement « Novorossiia » sur Google Maps, on voit tout de suite ce que représentait historiquement cette région. Et c'est très clair. Elle comprend Odessa, Nikolaïev, les provinces de Dnipropetrovsk et de Kharkiv. Voilà. Certaines cartes, d'un point de vue historique, incluent aussi Poltava et Soumy.

Mais Poltava, en réalité, historiquement parlant, c'est bien l'Ukraine. Mais là-bas, on parle une sorte de mélange entre le russe et l'ukrainien. Ce n'est pas le même ukrainien pur qu'on entend autour de Jytomyr ou de Vinnytsia, par exemple, au centre du pays. Donc, on peut tracer les frontières de ce qu'on appelait historiquement la Nouvelle-Russie. Je voudrais juste ajouter un mot là-dessus : l'un de mes livres portait sur la guerre civile russe. Mais en fait, la majeure partie de cette guerre civile, dans le sud, s'est déroulée sur le territoire de l'actuelle Ukraine. Il y avait les Blancs, les Rouges, et puis aussi des Ukrainiens — ils se désignaient eux-mêmes comme des bandes insurgées ukrainiennes — qui ont été ceux qui ont chassé les Français et les Britanniques d'Odessa en mille neuf cent dix-neuf.

Si on regarde comment ils se percevaient à cette époque, je peux vous dire que les Cosaques du Don, c'est-à-dire du Donbass, n'auraient jamais pensé qu'ils faisaient partie de l'Ukraine. En fait, j'ai des documents, présentés dans le livre, qui montrent qu'ils prévoyaient de combattre les bolcheviks aux côtés des Ukrainiens, puis de créer des liens fédératifs amicaux avec l'Ukraine. Autrement dit, le Donbass et la Novorossia ne faisaient pas partie de l'Ukraine, même selon les Ukrainiens de l'époque. La République populaire d'Ukraine n'incluait pas Odessa. Non, elle ne l'incluait pas. Ils avaient défini l'Ukraine à leur manière, et cela correspondait aux frontières de la Novorossia. Voilà donc leur perception, la perception historique de l'Ukraine historique. Bref, c'est une question de géographie et de perception.

#Pascal

C'est vraiment très intéressant. Et là, bien sûr, il nous faudrait des données récentes pour comprendre quelles sont, en réalité, les perceptions sur le terrain. Mais pour l'instant, malheureusement, je pense que ce n'est pas possible de le faire de manière vraiment objective. On peut laisser ça de côté. Ce que j'ai trouvé très intéressant, c'est la façon dont vous avez décrit la stratégie de Vladimir Poutine, et comment l'avancée plus rapide, maintenant, est en quelque sorte la réponse au problème, aux frappes. Parce que, pour moi, si je devais résumer ce que vous avez dit, cela voudrait dire que la direction russe actuelle combine, en quelque sorte, deux stratégies.

Ce qui ne te tue pas te rend plus fort. Donc, s'ils continuent à nous attaquer, on va simplement trouver comment intercepter les drones et tout le reste. Et on fait ça tout en appliquant le principe du "cache ta force et attends ton heure". Autrement dit, on va continuer à renforcer notre capacité industrielle, pour être sûrs que, si un jour les choses se durcissent, on puisse disposer d'une force écrasante. Et si les Européens veulent nous sous-estimer, qu'ils le fassent, qu'ils continuent même, parce qu'en réalité, c'est eux qu'ils affaiblissent.

#Vladimir Brovkin

Oui, exactement. Et d'ailleurs, c'est bien ce que vous dites, parce que j'ai entendu dans certaines discussions que les Russes mettent maintenant beaucoup d'efforts à multiplier la production des missiles Kinzhal et de toutes sortes d'autres missiles hypersoniques. Et ça, c'est l'un des plus grands avantages de la Russie par rapport aux États-Unis et, plus largement, aux fabricants occidentaux. Je vais l'expliquer comme ça : tout le monde sait que les missiles américains sont extrêmement chers. Vous savez, un Storm Shadow, la dernière fois que j'ai vérifié, c'était deux millions et demi. Pourquoi sont-ils si chers ? Eh bien, ils le sont parce que tout est cher. La main-d'œuvre est chère.

Vous savez, les impôts sont élevés. Et c'est pour ça que les missiles américains — c'est le talon d'Achille des États-Unis — coûtent si cher. Ils sont chers parce qu'il y a une énorme marge, parce qu'en réalité, ce n'est pas une économie capitaliste où le moins cher et le meilleur remportent le contrat. De ce point de vue, je le dis depuis longtemps : l'industrie militaire américaine, c'est une industrie de type soviétique. En d'autres termes, il n'y a qu'un seul producteur et un seul propriétaire. C'est le gouvernement des États-Unis. Il n'y a pas de concurrence, et le Congrès américain est prêt à payer n'importe quel prix. Vous voyez, ils disent dès le départ : on veut le meilleur, peu importe ce que ça coûte.

Et c'est pour ça qu'ils ont fait grimper leurs prix à un niveau tel qu'il devient impossible de produire en masse. C'est pour ça qu'il y a une crise des missiles Patriot : ils coûtent tout simplement trop cher à fabriquer. Et puis, ils ne veulent pas en produire à grande échelle, parce que s'ils le faisaient, ils deviendraient moins chers. Mais leur objectif, ce n'est pas d'armer leur pays pour une lutte patriotique contre tous ses ennemis. Leur objectif, c'est de faire de l'argent, et c'est bien là le problème. Alors qu'en Russie, ce n'est pas du tout le même type de capitalisme qu'en Occident. C'est ce que j'appelle le système politico-économique traditionnel russe, le même que sous Pierre le Grand.

Peter dit : il nous faut une usine ici. Et elle est construite, quoi qu'il en coûte, peu importe les moyens. Puis Peter dit : il nous faut une flotte. Alors les Russes construisent la flotte et battent les Suédois. Et aujourd'hui, c'est la même chose. Poutine dit : il nous faut une production de masse d'Iskander. Faites-le. Et ensuite, Medvedev prend les commandes, et ils vont le faire. C'est comme ça que ça fonctionne. Et donc, dans les deux cas, le coût n'a aucune importance. Mais aux États-Unis, le coût n'a pas d'importance parce qu'ils veulent gagner beaucoup d'argent. En Russie, le coût n'a pas d'importance parce qu'ils veulent produire beaucoup de missiles, peu importe l'effort. C'est ça, la différence.

#Pascal

C'est vraiment fascinant, tu sais, parce que ça rejoint exactement ce que me dit aussi Greg Mello, qui suit de très près le complexe industriel nucléaire aux États-Unis, sur la côte Ouest. Il explique que ces entreprises ont énormément de mal à trouver de la main-d'œuvre qualifiée, parce que tous les bons emplois sont désormais dans le secteur de l'informatique. Et plus largement, l'ensemble de l'industrie de l'armement nucléaire fonctionne un peu comme tu le décris. Moderniser tous ces missiles et toute cette technologie, c'est tout simplement extrêmement, et même prohibitivement, coûteux.

Donc, c'est un peu en train de s'atrophier pour cette raison, en plus du fait que toute la base industrielle a été vidée de sa substance, et que les États-Unis perdent la capacité de réellement produire tout ça. On le voit bien maintenant : les États-Unis n'ont plus de missiles. Ils ont même dû en redéployer depuis l'Asie de l'Est vers l'Asie de l'Ouest, juste pour essayer de se défendre contre ce qui venait d'Iran et pour protéger Israël, même si ça ne fonctionne pas non plus. On découvre donc qu'on arrive à la fin de cette idée d'une capacité infinie des États-Unis, n'est-ce pas ? Alors, d'une certaine manière, la Russie... est-ce que vous pensez qu'elle attend délibérément que cette prise de conscience s'impose, pour ensuite forcer un changement de politique étrangère américaine ?

#Vladimir Brovkin

Oui, oui, je le pense. Mais laissez-moi vous donner juste deux exemples. Pendant que vous parliez, j'y ai pensé, et c'est un exemple que je cite souvent. Vous savez, le chasseur F-trente-cinq, je crois qu'il se vend sur le marché mondial autour de cent trente-cinq millions de dollars. Maintenant, si vous regardez le Su-cinquante-sept, qui est le meilleur avion russe, comparable — certains disent même meilleur — mais au moins de la même catégorie, il se vend à l'Inde pour trente-cinq millions. Trente-cinq contre cent trente-cinq. Ça montre bien que les Russes peuvent produire du matériel aussi bon, voire meilleur, pour une fraction du prix. Et puis, Trump lui-même a dit que l'Amérique ne fabrique plus de chantiers navals, ne construit plus de navires — qu'il faut relancer tout ça. Pendant ce temps, la Russie a terminé plusieurs sous-marins nucléaires de premier rang ces dernières années, et elle continue à construire des navires.

L'un des chantiers navals se trouve à Saint-Pétersbourg, un autre à Vladivostok. Donc, la Russie produit des armes très, très modernes, très avancées : des navires, des missiles, des systèmes d'armement, des avions, et ainsi de suite. D'un point de vue militaire, la Russie est absolument convaincue qu'elle peut affronter n'importe qui et l'emporter. Maintenant, si on revient à l'Ukraine, la question, c'est comment cela se traduit concrètement. C'est un point très important : la Russie ne peut pas mener la guerre en Ukraine comme les Israéliens l'ont menée à Gaza. Elle ne peut pas non plus la mener comme elle a combattu les Allemands, ou comme les Américains ont combattu les Allemands. Les Américains ont littéralement rasé l'Allemagne sous les bombes. Chaque fois qu'on voyage en Allemagne — vous le savez sûrement — on voit, dans les mairies, des photos montrant à

quoi ressemblait le pays en mille neuf cent quarante-cinq. Moi, j'ai étudié à l'université de Tübingen, pas loin de Stuttgart.

En mille neuf cent quarante-cinq, il ne restait pas un seul bâtiment debout à Stuttgart. Tout avait été rasé par la Royal Air Force et par les Américains. Les Russes, eux, ne bombardent pas de cette manière. Malgré les images qu'on voit aujourd'hui à la télévision, si les Russes ont envoyé six cents missiles et drones sur Kiev et qu'il y a eu vingt morts, ça veut dire qu'ils sont terriblement inefficaces, parce que ça fait moins d'une victime par missile. Ils visent des infrastructures militaires. Ils frappent la nuit. S'ils voulaient tuer le plus grand nombre possible de travailleurs ukrainiens, ils frapperaient en plein jour. Mais ils frappent la nuit pour affaiblir et détruire la capacité militaire de l'Ukraine à faire la guerre. C'est ce que fait Poutine. Et ça me montre deux choses, d'après son dernier discours. D'abord, la Russie ne veut pas occuper ni annexer toute l'Ukraine. Ils ne veulent pas de ces types néonazis, vous savez, les Azov, les Bandera, comme citoyens russes.

Non, ce n'est pas ça. Ce qu'ils veulent, je pense — et là, c'est mon interprétation, en essayant de lire dans la tête de Poutine — c'est libérer, comme ils diraient, la « Nouvelle Russie ». C'est-à-dire, à partir d'Odessa, à la frontière de la Roumanie et de la Moldavie, et en remontant vers le nord, au minimum jusqu'à Kharkiv, mais peut-être aussi Poltava et Soumy. Le reste, ce serait encore l'Ukraine, mais une Ukraine qui serait, disons, une sorte de protectorat russe. Elle ne ferait pas partie de la Fédération de Russie, mais elle ne serait pas non plus membre de l'OTAN. Elle ne serait pas membre de l'Union européenne non plus, ce qui revient au même : elle serait neutre, et placée sous surveillance. Et si jamais, vous voyez, elle venait à enfreindre quoi que ce soit, ils occuperaient simplement le reste du pays et installeraient leur propre gouvernement — exactement comme les Américains l'ont fait à plusieurs reprises en Amérique latine.

#Pascal

Sur ma chaîne, d'autres ont comparé la situation à la façon dont la Russie a mené la guerre en Tchétchénie. Et au final, la Tchétchénie est restée dans la Fédération de Russie, mais en gros dirigée par procuration, par... comment il s'appelle déjà... le dirigeant tchéchène, Kadyrov. Oui, Kadyrov. C'est lui qui dirige, en suivant les consignes du gouvernement central, et Moscou s'en satisfait très bien. Donc, par analogie, on pourrait dire qu'il y a encore une partie de l'Ukraine que Moscou, que Vladimir Poutine et les autres, cherchent à intégrer complètement à la Fédération de Russie, pour consolider leur position. Et c'est faisable, parce que les habitants de cette zone sont plutôt favorables à la Russie. En revanche, ceux qui ne le sont pas, on les garde à distance. Ils restent à l'extérieur, mais probablement sous une sorte de dirigeant ukrainien à la Kadyrov, qui veillerait à ce que la région reste indépendante, sans pour autant représenter une menace. Et à ce moment-là, on considérerait que l'affaire est réglée.

#Vladimir Brovkin

Oui, je le pense. C'est un sujet où plusieurs versions du plan restent possibles. Il se peut aussi que, quand on écoute les Ukrainiens — les émigrés ou les réfugiés qui faisaient partie du gouvernement en Ukraine avant deux mille quatorze —, quand on les entend, et ils s'expriment souvent très librement sur les médias russes, ce qu'ils veulent, c'est une Ukraine semblable à la Biélorussie. C'est-à-dire un État unifié avec la Russie, comme la Biélorussie, mais qui reste distinct sur le plan culturel, sur le plan monétaire, et même dans ses politiques intérieures. En revanche, la politique étrangère serait contrôlée par la Russie, ou n'existerait tout simplement pas. Mais ils auraient une autonomie locale, comme la Biélorussie, avec des frontières ouvertes et des relations normales avec la Russie.

C'est ce qu'ils aimeraient. C'est le genre de statut où l'Ukraine survivrait comme un pays reconnu au niveau international, un peu comme la Biélorussie, mais en restant étroitement alliée à la Russie. Voilà leur idée. Ce qui est assez intéressant, dans ce contexte, c'est ce qu'il adviendrait de l'ouest de l'Ukraine, la région de Lviv, parce que c'est là que se trouve le foyer du mouvement Bandera. Et Poutine a répété à plusieurs reprises qu'ils ne voulaient pas de ces gens-là en Russie. La question, c'est donc de savoir si cette région ferait encore partie de l'Ukraine, ou s'ils en feraient un territoire séparé. Et puis, que deviendraient les minorités hongroises, roumaines et polonaises qui vivent là-bas ? Tout cela est assez intéressant à observer.

Vous savez, certains pensent que les Hongrois pourraient vouloir le reprendre. C'est une toute petite zone, minuscule. Mais malgré tout, il y a là-bas un demi-million de Hongrois qui y vivent. Et Tchernivtsi appartenait autrefois à la Roumanie. Donc c'est intéressant... qu'est-ce qui va se passer dans cette région ? Ce n'est certainement pas une partie de la Fédération de Russie, mais est-ce qu'ils vont la découper, ou en faire un État séparé ? Je n'en sais rien. Mais tout ce débat, permettez-moi d'insister, Pascal : la Russie va gagner cette guerre. La seule question, c'est sous quelle forme les choses se présenteront ensuite, par rapport aux différentes régions d'Ukraine et par rapport aux Européens.

#Pascal

C'est assez intéressant, parce que depuis longtemps je me demande à quoi ressemblerait une victoire pour la Russie. L'idée européenne selon laquelle la Russie voudrait absorber toute l'Ukraine est ridicule, et franchement stupide. Ce serait une bêtise monumentale. Mais ce que vous venez d'expliquer pourrait, d'un point de vue stratégique pour la Russie, peut-être avoir un certain sens. Parce que ce qu'il resterait de l'ouest de l'Ukraine se retrouverait alors dans une situation vraiment difficile. On le voit déjà dans la relation avec la Pologne : avec les Européens, ça ne va pas être tout rose non plus.

Les Polonais, eux, ils voient bien ce que font les Banderistes, non ? Et ça ne leur plaît pas vraiment non plus. Même si le reste de l'Europe fait semblant que rien ne se passe, qu'on ferme juste les

yeux. Je veux dire, même si on peignait des symboles nazis sur tous les bâtiments officiels à Kiev, l'Europe continuerait à fermer les yeux. Mais les Polonais, eux, ils ne peuvent plus vraiment ignorer ça, pas vrai ? Oui, exactement. Oui.

#Vladimir Brovkin

Oui, je veux te citer une conversation que j'ai entendue, et que j'ai trouvée assez intéressante. Dans les émissions occidentales, personne n'en a jamais parlé. C'est pour ça que ça peut valoir le coup d'en discuter. En parlant de ce genre de sujet, sur ce qu'il advient de l'ouest de l'Ukraine, j'ai entendu un Russe proposer une idée : faire un accord avec la Pologne pour qu'elle reprenne Lviv et le territoire qui appartenait à la Pologne avant la Seconde Guerre mondiale. En échange, la Russie obtiendrait un corridor vers Kaliningrad. Ce genre de proposition impliquerait de découper une partie du territoire, soit du côté lituanien, soit du côté polonais, ou peut-être des deux. Mais la Russie a vraiment besoin d'un corridor terrestre vers Kaliningrad, et elle ne veut pas garder Lviv. Donc voilà, c'est au moins une des propositions que j'ai entendues, et je l'ai trouvée plutôt intéressante.

#Pascal

Vous savez, c'est juste... enfin, c'est vraiment du pur brainstorming, hein ? C'est juste une façon de réfléchir au monde uniquement à travers des cartes. Mais on est revenus à un moment où ce genre d'idée redevient pensable, non ? Le changement des frontières... et je le dis souvent dans mes cours de politique européenne : la question, ce n'est pas de savoir si les frontières européennes vont changer. La vraie question, c'est de savoir si elles vont changer par la force ou non. Parce qu'il est difficile de trouver une décennie où les frontières en Europe ne bougent pas, quelque part. Alors, selon vous, à quelle distance sommes-nous d'un moment où un nouvel équilibre pourrait se dessiner ? Et, vous savez, les Européens, invariablement, à chaque fois qu'on fait ces bêtises — comme se faire la guerre entre nous —, on finit toujours par organiser des conférences. Alors, à votre avis, à combien de temps sommes-nous de la prochaine grande conférence ? La prochaine Vienne de mille huit cent quinze, ou peu importe où elle aura lieu ? Quelle est votre prédiction ?

#Vladimir Brovkin

Eh bien, je ne veux pas faire de prédictions, parce que tout dépend de beaucoup de variables. Tout dépend de la façon dont les choses évoluent, de la direction dans laquelle le vent souffle, si vous voulez. Mais il y a quand même certaines choses qui sont constantes, qui sont données, presque évidentes. L'une d'elles, c'est que la Russie n'a pas besoin de quoi que ce soit pour conquérir des pays européens. Elle a déjà plus de terres qu'elle ne peut en gérer. C'est le plus grand pays du monde, avec une population qui ne croît pas très bien. Donc, ils n'ont pas besoin de territoire. Ce dont ils ont besoin, c'est de sécurité, et cela inclut la sécurité de Kaliningrad. Et de ce point de vue-là, un corridor terrestre serait quelque chose de bienvenu pour la Russie. Ça rendrait les choses un peu plus simples.

Quand les pays baltes disent : « Oh, les Russes vont nous envahir », c'est possible, mais pas pour des raisons territoriales. C'est possible parce que la moitié de la population en Lettonie parle russe et se voit privée de ses droits. Donc oui, ça pourrait arriver. Il peut y avoir une situation où la Russie se dirait : « Eh bien, la Lettonie, on veut la reprendre. » Ou alors, elle poserait ses conditions : « Rétablissez les droits de citoyenneté », et commencerait à dicter ses termes. C'est la même chose pour l'Estonie. Les russophones y ont le statut de non-citoyens. C'est du jamais vu. On est en Europe, au vingt et unième siècle. C'est pire que la domination coloniale. Vous savez, j'ai vécu au Maroc, et c'était comme ça. Il y avait une élite dirigeante, des citoyens français, les Juifs avaient la citoyenneté française, mais les habitants locaux, eux, ne l'avaient pas.

Ils avaient des droits différents. C'étaient des habitants du pays, et on les traitait comme tels. Et c'est un peu de cette façon que les Estoniens traitent la minorité russe, sauf qu'à Narva, ils sont majoritaires. C'est une majorité compacte. Donc, vous voyez, si la Russie gagne la guerre en Ukraine, je ne serais pas vraiment surpris qu'elle dise aux Estoniens : soit vous leur donnez la citoyenneté, soit on intervient pour les libérer. Ce genre de scénario est possible. Mais la Russie n'a pas besoin de forces d'occupation. Elle n'a pas besoin d'aller jusqu'à Berlin, ni de tout ça. Son objectif, c'est plutôt de rendre la Russie à nouveau puissante, et surtout de rattraper non pas les États-Unis cette fois, mais la Chine, parce que la Chine, sur le plan industriel, est aujourd'hui plus avancée que la Russie.

C'est incroyable, les progrès que la Chine a réalisés. Et c'est exactement ce que les Russes observent. Ils se disent : si les Chinois ont pu créer une industrie automobile à partir de rien, alors qu'ils n'avaient rien en mille neuf cent quatre-vingt-dix, et qu'aujourd'hui ils conquièrent le monde avec leurs exportations de voitures, pourquoi pas nous ? Voilà, c'est ce que je disais, la dynamique a changé. Les Européens ne comprennent pas, et les Américains non plus. Ce noyau euro-américain, atlantique, ne saisit pas que l'histoire s'est déplacée vers l'est. Ils ne le voient pas. Les Chinois fabriquent de meilleures voitures, de meilleures machines, de meilleurs produits, ou au moins aussi bons que ceux des Allemands et des Américains. Et c'est pour ça que les Russes se trouvent dans cette position unique que, selon eux, Dieu leur a donnée.

Ils ont un pied en Europe et l'autre en Asie. Et l'Asie devient de plus en plus importante pour eux. En plus, toutes les ressources naturelles se trouvent en Sibérie, donc en Asie. Ils ont besoin de temps et d'argent pour la développer et la rendre plus vivable. Parce que, regardez, encore une chose : si on observe la géographie de la Russie, il n'y a qu'une seule ligne de chemin de fer, celle que Witte, un Premier ministre allemand de Nicolas II, a construite. Et puis il y a celle que les Soviétiques ont bâtie. C'est tout. Deux lignes de chemin de fer. Cette immense Sibérie, deux fois plus grande que les États-Unis, pleine de ressources, de pétrole, de tout. Alors ils ont besoin de beaucoup d'énergie et de main-d'œuvre pour s'y installer et développer la Sibérie, qui reste encore un géant endormi.

#Pascal

Tu sais, c'est vraiment fascinant. J'ai plein de choses, y compris des choses pas très appropriées, que je pourrais dire sur les Européens, mais bon... ils ne comprennent tout simplement pas. Je pense que ça résume parfaitement la situation, et ça pourrait décrire toute la politique étrangère des dernières décennies. Et franchement, une fois que la décision est prise, et une fois que les Européens réalisent qu'ils ne regardent plus la tête de la Russie, mais son dos, et que la tête est déjà tournée vers l'est, peut-être qu'on arrivera enfin à un moment où les choses redeviendront un peu plus raisonnables.

Je suis d'accord, l'avenir est à l'Est. La Russie est immense. Elle commence ici, à Vladivostok, juste de l'autre côté de l'eau. Et elle s'étend jusque là-bas, pas très loin d'où vous êtes. On verra bien comment tout ça évolue. En attendant, pour ceux qui veulent suivre votre travail, je leur recommande bien sûr de chercher votre chaîne YouTube. Ils devraient aussi se procurer votre livre. Y a-t-il un autre endroit où les gens peuvent découvrir ce que vous faites ?

#Vladimir Brovkin

Oui, absolument. J'ai un Substack, et je compte en faire bien plus qu'un simple site sur l'actualité. J'ai prévu d'y publier beaucoup d'articles historiques sur l'histoire soviétique. Vous savez, sur YouTube, je parle surtout d'actualité, mais je veux ajouter que, selon moi, ma plus grande contribution au savoir se situe dans le domaine de l'histoire soviétique. Ce que j'ai découvert dans les archives sur les années mille neuf cent vingt — c'est le sujet de mon livre *La Russie après Lénine* — et ce que j'ai trouvé sur les origines et les raisons de la terreur stalinienne est resté, en quelque sorte, passé inaperçu.

C'est intéressant de voir que, quand on n'est plus vraiment au centre de la profession, on devient un peu invisible. Mais moi, je pense avoir une interprétation originale sur les raisons du Grand Terreur, et sur pourquoi Staline s'en est pris aux paysans. Et puis, il y a beaucoup d'autres choses. Certaines sont dans mon dernier livre, *De Lénine à Poutine*, mais c'est surtout sur Substack que je vais développer tout ça. On peut facilement me trouver sur Substack, il suffit de taper mon nom, et ça apparaît tout de suite. De temps en temps, je publie aussi quelques réflexions sur Twitter, sur l'actualité, mais la plupart du temps, c'est sur YouTube et sur Substack.

#Pascal

C'est formidable à savoir. S'il vous plaît, allez tous découvrir le travail de Vladimir Brovkin. Et juste une petite anecdote en passant : l'histoire n'est pas terminée. Non seulement on écrit de l'histoire chaque jour, mais il y a aussi énormément d'histoire encore cachée. Ça me fascine. Et je vous en parle parce que c'est vraiment fascinant de savoir que les Soviétiques avaient une ambassade au Japon pendant toute cette période, puisqu'ils étaient, bien sûr, neutres jusqu'au neuf août. Et personne n'a jamais travaillé là-dessus. Personne — ni les Russes, ni personne d'autre. On ne sait pas ce que faisaient les diplomates soviétiques au Japon entre mille neuf cent quarante et un et

mille neuf cent quarante-cinq. C'est passionnant. Oui, il reste encore beaucoup de travail à faire dans les archives. Et vous êtes vraiment la bonne personne à suivre sur ces sujets-là aussi. Alors, Vladimir Brovkin, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui. Merci. Merci, Pascal.